

VILÉM FLUSSER

De la liberté des migrants

LE NOMADISME DE VILÉM FLUSSER

Vilém Flusser (1920-1991), qui ne s'est installé en France que tardivement, n'y aura pas vécu le temps suffisant pour devenir l'une de ces personnalités incontournables de la scène intellectuelle, et sa pensée n'est pas familière du public français, qui ne connaît de lui que ses travaux les plus récents consacrés à la photographie, à la théorie des médias et au design¹. Cette méconnaissance est partiellement due au fait que les traductions depuis l'allemand, l'anglais ou le portugais de ses œuvres antérieures sont rares. Elle résulte aussi des écarts qui se produisent d'une langue à l'autre, d'un pays à son voisin, et l'on n'aura pas encore, en dépit du phénomène de mondialisation, mesuré pleinement les conséquences de la Seconde Guerre mondiale sur l'éclatement de la communauté de pensée judéo-allemande qu'elle a forcée à l'errance². Partant de sa propre expérience constituée de ruptures, de confrontations, d'accidents, Flusser est cet intellectuel polyglotte qui creuse la langue, comparant pour les réconcilier philosophie germanique, pragmatisme anglais et *saudade* portugaise. N'ayant d'autres terres que des pays d'accueil et des résidences provisoires, il en fait des postes d'observation, au point de se fabriquer une seconde nature que recouvrent, selon les textes, les dénominatifs de fugitif, de migrant, de nomade ou d'étranger.

Né dans une famille juive de Prague, Flusser parvient à fuir vers l'Angleterre en 1939, puis émigre au Brésil tandis que sa famille entière est décimée dans

Les deux textes qui suivent (p. 155 et p. 159) sont extraits du livre du même nom : Vilém Flusser, *Von der Freiheit des Migranten. Einsprüche gegen den Nationalismus* [1994].

PAGE PRÉCÉDENTE
Minerva Cuevas, *Crossing of the Rio Bravo*, 2010.

1. *La Force du quotidien*, Mame, Tours, 1973 ; *Pour une philosophie de la photographie*, Circé, Belval, 1996 ; *Les Gestes*, D'Arts / Hors commerce, Paris, 1999 ; *Petite philosophe du design*, Circé, Belval, 2002 ; *La Civilisation des médias*, Circé, Belval, 2006.

2. Vilém Flusser fait allusion aux "murmures des voix du désert" dans les universités américaines ; il se réfère au concept juif de *galuth lechechinah*, la "dissémination de l'esprit" comme au *logos spermatikos* des Stoïciens. Voir aussi Enzo Traverso, *La Pensée dispersée*, Léo Scheer, Paris, 2004.



les camps de Buchenwald, d'Auschwitz et de Theresienstadt, comme il l'apprend en 1945. Ses études ayant été brutalement interrompues, le nouvel émigrant travaille le jour dans l'industrie, lit et écrit la nuit, s'obstinant à créer une œuvre éclectique qui soit le reflet de ses découvertes à l'encontre d'autres cultures, mais principalement à la recherche d'autrui³. Il enseigne la philosophie des sciences à Sao Paolo avant de rejoindre, vers la fin de sa vie, l'équipe professorale de l'École d'art d'Aix-en-Provence. Fasciné par les discussions qu'engendrent alors les premiers essais artistiques qui intègrent les nouvelles technologies, il est l'ami de Fred Forest, de Louis Bec et de Pierre Bongiovanni, et l'un des premiers à penser communicologie⁴.

L'œuvre de Flusser est multiple et hybride. Se positionnant tour à tour en Provençal ou en Brésilien, en Juif pragoïse ou berlinois, il aime à regarder derrière les masques⁵ et navigue d'un sujet à l'autre avec une égale dextérité. Qu'il observe l'herbe que broutent les vaches⁶, décortique les actions les plus ordinaires (fumer la pipe, se raser) ou d'autres plus complexes (filmer, photographier), il se considère lui-même comme un homme d'un monde ancien, scrutant au travers des gestes qu'il analyse l'apparition d'un homme nouveau. Pour comprendre son cheminement, il importe de se placer dans le contexte postcolonial des communautés diasporiques décrites par Arjun Appadurai⁷ et de s'imprégner de la sémiotique des flux⁸. Se situant dans ce qu'il dénomme la "neurosphère"⁹, comme si les câbles de nos ordinateurs prolongeaient nos terminaisons nerveuses pour accroître *sin fine* nos capacités proprioceptives, Flusser ne fonde pas sa réflexion sur le nomadisme exactement dans les mêmes termes que la "nomadologie"¹⁰ de Deleuze. Il en fait moins un mode d'existence, une aspiration au mouvement, qu'une expérience digitale. Émergeant à la fin du XX^e siècle, le nomade contemporain ne serait donc pas seulement le descendant en ligne directe du gardien de troupeau du paléolithique, mais un internaute, agile et créatif, susceptible de penser cybernétiquement. Environné par la poussière d'anciennes civilisations et contemplant depuis sa fenêtre un paysage de dunes que disperse toujours plus le vent de l'entropie et que le hasard recompose fortuitement, il profite de la dislocation progressive de sa sédentarité pour approfondir ses connaissances et élargir son champ perceptif en compulsant toutes sortes d'informations écrites, visuelles, auditives.

3. Anke K. Finger met en évidence l'influence des écrits de Martin Buber sur le développement d'une pensée de la relation chez Flusser (in *The Freedom of the Migrant*, traduit par Kenneth Kronenberg, University of Illinois Press, Urbana, 2003, introduction). Voir aussi "Conclusion", in *Les Gestes*, op. cit., p. 193.

4. Dès 1977, Flusser rassemble les premiers éléments d'une théorie de la communication ; voir les textes annotés et publiés à titre posthume par Stefan Bollmann et Edith Flusser, in *Kommunicologie*, Bollmann, Mannheim, 1996.

5. Voir "Le geste du retournement du masque", in *Les Gestes*, op. cit., p. 103-113.

6. Voir "Gazon & Vaches", in *Essais sur la nature et la culture*, Circé, Belval, 2005.

7. Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, Paris, 2001.

8. Voir Andrea Semprini, *La Société de flux. Formes du sens et identité dans les sociétés contemporaines*, L'Harmattan, Paris, 2003.

9. "Ex-perience", in *The Freedom of the Migrant*, op. cit., p. 67.

10. Gilles Deleuze et Félix Guattari, "Traité de nomadologie : la machine de guerre", in *Mille plateaux*, Les éditions de Minuit, Paris, 1980, p. 434-528.





Selon Flusser, à vouloir habiter l'inhabitable – des maisons “traversées de toute part” par un réseau de câbles et de fibres qui ramènent jusqu'à nous les rumeurs et les images du dehors et nous permettent de vivre, face à nos écrans, l'expérience directe de voisinages virtuels –, nous nous sommes radicalement éloignés d'une conception limitrophe de la patrie, mais aussi d'une architecture fondée sur la solidité des murs¹¹. Nos repères géographiques brouillés, nous ne sommes plus qu'abrités par une toile qui laisse passer tous les vents. Et “l'ouragan des médias” qui ébranle nos assises sédentaires devrait influencer notre comportement, contribuer à transformer radicalement tout aussi bien l'architecture que les relations intersubjectives, et susciter des formes de citoyenneté extraterritoriales. Le vent (*ruâh*, *pneuma* ou *spiritus*) qui a levé comme un levain chez certains d'entre nous, provoquant mouvement et intranquillité, peut nous conduire à expérimenter de nouvelles stratégies existentielles, à imaginer d'autres dispositifs culturels ou nous mener à concevoir d'autres types d'habitats sans fondations ni supports. Reste à aplanir de nombreux obstacles : des frontières qui refoulent les migrants à la souveraineté des États-nations, de la possession de biens tangibles à une indéniable fixité des mentalités. Car quoiqu'en dise Flusser, à l'exception des champs de foire¹², les architectures nomades sont encore à l'état de prototypes. Quant au nomadisme (qu'il soit le résultat d'une ou de plusieurs expatriations, la résultante d'un choix de vie ou le fait d'une recherche), s'il est une dimension extraordinaire d'une civilisation devenue immatérielle, il reste une attitude prospective, un décentrement volontaire et motivé, mais aussi un postulat foncièrement inconfortable.

Alix de Morant

Alix de Morant est journaliste et chercheuse en arts du spectacle ; elle est l'auteur d'une thèse intitulée “Nomadismes artistiques : des esthétiques de la fluidité” (université Paris X-Nanterre, 2007).

11. Voir “Building Houses”, in *The Freedom of the Migrant*, op. cit., p. 55-58.

12. On pense ici à des formes de campements artistiques, tels ceux du cirque contemporain, ou à la composition de villages nomades, terrains d'expérimentations éphémères (le Nomadic Village à Durham, en Angleterre, ou celui initié au Kirghizstan par le centre d'art de Bishkek à la croisée entre nomadisme traditionnel et écologie).

